

POUR ET CONTRE

La livre sterling ne monte pas ces temps-ci. La livre de beurre, en revanche, grimpe chaque jour un peu plus haut. Son ascension, avouons-le, devient inquiétante. Nous ne demandons pas, certes, à avoir plus de beurre que de pain. Nous voudrions tout de même avoir droit, en France, pays réputé fertile, à un tout petit peu de beurre...

Où va notre beurre, notre bon beurre de jadis ?... On ne sait pas... On ne sait plus... Il paraît que c'est un profond mystère... De mauvaises langues racontent bien que certains de nos amis et certains de nos voisins, les Anglais, par exemple, et les Allemands, notamment, font une consommation considérable — et fort avantageuse — de ce qui était, autrefois, « notre » beurre... Mais ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible qu'à l'époque où nous nous trouvons, et à l'approche d'un hiver qui ne s'annonce pas tout rose, nous laissions délibérément filer au dehors, pour le profit de quelques zélés marchands, un produit dont nous ne saurions nous passer...

Le beurre de France est, en France, inabordable. Et voilà que pour nous consoler l'huile d'olive de France devient, en France, encore plus chère que le beurre... Du coup, c'est trop de bonheur pour nous... L'huile d'olive, en six mois, a simplement doublé de prix; certains consommateurs ont l'esprit assez mal fait pour trouver cette hausse un peu exagérée...

Et de mauvaises langues font encore courir de méchants bruits à propos de l'huile — qui fait son petit beurre... Des courtiers étrangers raflent en Provence toute notre huile, toute, toute, à des prix chaque jour plus élevés... Par bonbonnes, par barriques, par foudres, l'huile de Provence, notre belle huile dorée, si savoureuse — et qui a un si joyeux accent du Midi — file pour les pays lointains (ou proches) où il n'y a pas d'oliviers mais où il y a des livres sterling, des florins, des marks... Les mauvaises langues affirment même que les pouvoirs publics n'ont pas encore été admi-nis-tra-ti-ve-ment avertis de cette fuite vertigineuse...

Il serait temps, sans doute, d'agir... Sans huile, sans beurre, devons-nous, cet hiver, nous nourrir seulement d'impôts et de taxes ?... Devrons-nous faire venir « notre » huile de Liverpool et « notre » beurre de Francfort ?... — Maurice PRAX.

À la deuxième page : Propos de bonne humeur

PARIS QUI DANSE

II. - MUSIQUE...

Pour faire un civet, il faut d'abord un lièvre. Pour faire un dancing, prenez un jazz ; puis, si vous voulez, un orchestre à tangos. Les danseurs viendront d'eux-mêmes. Quant à la salle — nous le verrons — rien de moins nécessaire.

La musique qui adoucit les mœurs ne se fait pas dans les dancings. Il



Le « saxo » Jeanjean

faut être sportif pour faire sa partie dans un jazz digne de ce titre. Métier plus dur que celui de débardeur, car on n'impose pas le faux col à qui décharge une péniche. Même les instruments sont à plaindre dans les dancings : ils ne connaissent que le surmenage.

Journée de huit heures dans les boîtes chic. Il y a matinée, de 5 à 7. Puis soirée de 9 heures à 3 heures. Alors, à 3 heures, le musicien du Merry True qui a fini ses huit heures descend au Scilly's Bar. Et celui du Scilly's vient au Majestic. (Ce ne sont pas là de nouveaux établissements montmartrois, mais des noms de pure fantaisie.)

Tous les soirs, il faut une chemise empesée : ci, 2 fr. 75 de blanchissage. Tous les six mois, un smoking, des souliers vernis. On gagne peu ; on ne peut ni sortir le soir, ni rester chez soi. Quel métier !... Alors, quand on y songe, il vous vient une bouffée de cafard et on lance au ciel un coup d'archet désespéré, qui stoppe court et qui suspend tous les pas des danseurs. Ou bien, si l'on est cymbale, on laisse retomber les bras ; et cela fait

un gémissement cuivré qui a sur la danse les mêmes effets et qui marque combien on est las de tout ça. Le réveil est prompt, d'ailleurs. Les danseurs ont la gentillesse d'applaudir, ce qui est une façon polie de réclamer la suite.

Alors, le pianiste se remet à concasser furieusement son clavier ; le saxophone sanglote ou rigole ; la batterie fait un bruit d'homme-orchestre. Comme gagnés par la contagion de la piste, tous se mettent à la fois à remuer les jambes, les bras, la tête et le torse, avec l'orgueil et le dédain du dompteur qui jette aux bêtes des lambeaux de viande crue.

En face du jazz en folie, l'orchestre des tangos exagère sa tenue un peu gourmée.

Un morceau de jazz, c'est une partie de rugby ; un tango, c'est, toute révérence gardée, un récital littéraire où on débiterait du Ponson du Terrail musical.

Le jazz est américain du Nord ; le tango est américain du Sud. Tout de même, on regrette toutefois que la doctrine de Monroe n'ait pas été toujours rigoureusement observée.

Le jazz exécute one step, two step et fox-trot, tous rythmes hérités, sans conteste, des rythmes brisés, des mesures syncopées, des contre-temps que Jules Huret admirait si fort, il y a trente ans, dans la chanson des noirs de la Louisiane et de la Virginie qui lavaient la salle d'attente d'une gare. Les jazz nègres (il y en a) sont, pour cette raison sans doute, plus classiques que les blancs. Ils stylisent, tandis que l'européen en ajoute.

De même, chez nous, le tango, qui était réaliste en Argentine, tourne doucement à la bleuette sentimentale. Il lui arrive d'être pleurnichard, avec un titre de ciné-drame. Ceux qui sont composés en banlieue de Paris (ou de Berlin) abusent du qualificatif « argentino ». Cela ne trompe personne.

Les vrais s'appellent *Por lei Camino*, la *Chirola*, *Flor de Ceibo*, *Ensuena*, *No le digas que la quiero...* Il y en a de déchirants à force de tristesse nostalgique. Un de ceux qui ont eu le plus de succès — un succès qui dure encore — est une paraphrase en italien, de notre vieille chanson naïve : *Il était un petit navire... que no poteve, e no poteve naviga...*

Il y a des fox-trot sur tous les sujets, de sentimentaux, de badins, de grivois, de pacifistes et de guerriers. Ça se joue à coups de poing. Selon les établissements, un accordéon y suffit ; ou bien on assemble un piano, un violon, un violoncelle, un banjo, une contrebasse et encore un bandoléo, qui tient de l'accordéon et du concertina.

Il y a des groupes de ce genre qui sont célèbres, que l'on entend, grâce à la T.S.F., dans le monde entier. Ils fonctionnent dans le hall de grands palaces internationaux ou sur la scène de music-halls en vogue. Ils n'atteindront jamais en pittoresque celui que j'ai vu, sur l'étagère d'un bal musette de la rive gauche, et dont l'exécutant unique, armé d'un accordéon, décoche de temps en temps un grand coup de pied dans le ventre de sa grosse-caisse, sur la peau rose de laquelle est inscrite cette légende sans prétention : « Baptistin's jazz ».

Le jazz n'a pas peur des lumières les plus brutales. Il n'en a d'ailleurs nul besoin, car il ne lit pas de musique. Mais le tango réclame impérieusement, lui, les lumières de couleur. Il y a des salles où il s'accompagne d'un joli halo vert pâle qui donne aux danseurs des visages de noyés. La danse macabre. D'autres ont des rayons violets, ou ultraroses. La majorité est vouée au rouge.

Vous ne vous êtes jamais demandé pour qui étaient tous ces jolis souliers archi-découpés, couturés, piqués d'arabesques, de festons, d'astragales de cuir blanc sur noir ou gris perle sur gris Trianon, ou encore havane sur chocolat, que l'on admire à tant de devantures ? De ces souliers-là, on n'en voit guère qu'aux vitrines, à l'état neuf. Je sais où ils sont en service : dans les dancings. C'est aussi de ce côté qu'il faut chercher les lampes rouges que l'industrie électrique fabrique en grande série. On en consomme des milliers. Il y aurait là matière à une impressionnante étude économique, avec tableaux comparatifs et courbes ou abaque. Ce serait pourtant moins drôle encore que d'essayer d'évaluer le nombre des déhanchements que s'impose au cours d'une soirée le moindre danseur de charleston.

(A suivre.) RAYMOND DE NYS.

LES DEBUTS A PARIS D'UNE GRANDE ARTISTE ITALIENNE

Les représentations de Mme Irma Gramatica au théâtre Edouard-VII

Mme Irma Gramatica est présentée la plus illustre comédienne d'Italie.



Mme Gramatica

se devait de faire l'accueil lui a réservé effet. Son talent n'attire pas mais on ne peut oublier qu'elle en son pays, la pagatrice de nombre d'œuvres classiques.

On nous a un trait à son action public. Dans la pièce de Praga, il y a un monologue de longueur extraordinaire de défi. Le directeur lui-même géait à l'acte. Mme Gramatica consentit pas lui donna une variété d'accueil.

la surprise de ce texte démesuré se géa en transports d'enthousiasme.

Dans une scène d'un souffle lyrique *Songe d'un matin de printemps*, de nunzio, une femme qu'un grand dé a rendue folle ne cesse de chercher un amant, qui fut tué dans ses bras, Gramatica a interprété cette scène avec une intensité tragique, apportant un masque douloureux, ses attitudes, son d'un timbre pénétrant. Elle emploie un jeu de ses mains, qui d'ailleurs fort belles, qui est singulièrement expressif. Mais on sent que c'est fait d'intelligence et de pensée. La souplesse de cet art, elle l'a prouvé dans une pièce donnant une tout autre chose. Les *Médailles de la vieille dame* connaît la langue italienne, on peut captivé par cette sensibilité, qui aussitôt une communication entre les spectateurs. — Paul Ginisty.

LÉONIE BOYARD QUI TUA SON le chef du jazz-band Crutcher COMPARAIT DEVANT LE JURY

Dans le monde du jazz-band mulâtre Léon Crutcher, qui dirigeait l'orchestre de l'Abbaye de Thélème ne connaissait guère de cruel.

L'une de ses adoratrices, Léonie Boyard, qui, à l'âge de quatorze ans s'était soustraite à la tutelle de l'Assistance publique pour vivre, en se faisant danseuse, avait au Perroquet, à Nice, lié connaissance avec Crutcher, espérant chainer, en l'épousant. Ce fut Léonie qui se riva le boulet.

Crutcher était à la fois violent et jaloux. Il buvait, il jouait, et ses coups de main sur Léonie Boyard portaient des traces de ses violences.

Le 26 février dernier, le cadavre d'un hôtel meublé de la rue Joubert, n° 11, était avisé que le drame venait de se dérouler dans la chambre du ménage Crutcher.

Il y trouva, en effet, Léonie Boyard, en chemise et pleurant sur le corps de son mari qui gisait dans un maillot, le ventre ensanglanté.

— Hier soir, expliqua Léonie au commissariat où on l'avait conduite, nous étions, mon mari et moi, dans la chambre de Thélème. Nous en sortions à 5 heures du matin, et nous sommes allés



Léonie Boyard

souper avec un de nos amis, nous sommes allés à l'hôtel, M. Evan. A 7 heures, Léonie géait à rentrer. Mais mon mari refusa et ne vint chez nous qu'à l'après-midi, vers 3 heures. Il était un peu ivre et se mit à me narguer en disant : « Je me suis bien amusé avec une telle. Après tout je n'ai fait que rendre ce que tu m'as fait toi-même. Sous ce sarcasme, je pris un verre et je criai à mon mari :